

Jérôme FERRARI
IL SE PASSE QUELQUE CHOSE
CHRONIQUES
Flammarion, Babel, Paris, 2017

Pendant une demi-année, en 2016, Jérôme FERRARI (Goncourt 2012 avec *Le sermon sur la chute de Rome*), avec un peu de réticence¹ nous dit-il, a accepté de tenir une rubrique hebdomadaire dans le journal La Croix. Ce sont ces textes qui sont là réunis.

Quelques mois de partage de ses réflexions au fil de l'actualité. Et un arrêt pour éviter une dérive probablement inévitable : « *si l'on s'acharne, on risque de se forger imperceptiblement, au fil des semaines, un avis sur tout, et de se persuader que cet avis, lequel ne peut bien entendu manquer de passionner la terre entière, est de surcroît le seul légitime.* » (p143). En effet, comment se persuader que notre avis pourrait être erroné ? c'est seulement par le dialogue, au plus près, par l'échange, que nos pensées peuvent se nuancer, évoluer, sortir de leur inévitable paranoïa. Mais comment chercher en soi-même ce qui pourrait nous contrarier ?

Commençant par une défense de la langue corse (et une dénonciation des stéréotypes dans lesquels on enferme les corses eux-mêmes), il termine ses chroniques par une prise de partie absolue contre la torture. Mais, entre ces deux moments, ce qui apparaît grâce à la répétition, comme l'image cachée de nos jeux d'enfant où, en crayonnant, on voyait peu à peu émerger un personnage déjà là dans la page, mais (presque) invisible auparavant, c'est son souci d'une langue qui tente de parler vrai, de ne pas travestir la vérité des faits. « *ces chroniques s'intéressent toutes à un certain usage du langage, et plus exactement, à la façon dont les mots perdent tout contact avec la réalité. Cette déconnexion pose un problème, non de linguistique, mais d'éthique et de politique.* » (p9). Cette remarque incite à penser qu'on ne parle pas (seulement) pour dire quelque chose, pour transmettre une information, pour convaincre, pour « communiquer » comme on aime à le dire, mais qu'on le fait surtout pour découvrir ce que l'on pense, parce qu'on ne le sait qu'une fois que nos pensées ont pris forme. Avec toutes les difficultés d'une forme juste, qui n'oublierait pas qu'elle n'est pas la chose qu'elle prétend saisir, qui ne s'abîme pas dans l'admiration narcissique d'elle-même.

A l'heure où la mode est au « récit », à la « narration » et à la « déconstruction », à la mise en question de toute réalité extérieure, à la subjectivité triomphante et malheureuse, Jérôme FERRARI, citant Hannah ARENDT, nous rappelle que « *le sujet idéal de la domination totalitaire n'est ni le nazi convaincu ni le communiste convaincu, mais les gens pour qui la distinction entre fait et fiction (c'est-à-dire la réalité de l'expérience) et la distinction entre vrai et faux (c'est-à-dire les normes de la pensée) n'existent plus.* »² George ORWELL, me semble-t-il, ne disait pas autre chose à travers la fable de 1984.

¹ « *L'idée qu'il puisse être utile ou nécessaire qu'un romancier exprime publiquement les siennes dans les colonnes d'un journal me semble à la fois ridicule et dangereuse.* » préface, p9

² Hannah ARENDT. *Le système totalitaire*. Le Seuil, 1972 (1951)